

# La dernière pensée de Weber : [suite]

Autor(en): **Giron, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 31

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186507>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

po râocanâ on bocon dè pan et que sè fasâi soveint reinmenâ pè lè gendarmes. Mâ coumeint l'avâi on boutafrou dâo tonaire et que l'ein avâi adé iena à contâ, lè dzeins amâvont gaillâ lo fèrè djasâ et lâi baillivont onco prâo. On iadzo que sè trovâvè pè Botteins, y'a dza grantenet dè çosse, vu que cein sè passavè dâo teimps dâi batz, bévessâi quartet à la pinta on dzo dè tenâblia dè la justice, et lo dzudzo, lo greffier et lè z'assesseu lâi sé trovâvont justameint.

— Dis-vâi Gargouïâ, se lâi fâ lo dzudzo, racontâ no vâi oquié ?

Lo roudeu qu'avâi onna deint contrè lo dzudzo po cein que l'avâi fé reconduirè pè lo gendarme on part dè teimps dévant, repond :

— Eh bin, monsu lo dzudzo, vo vé derè lo révo que yé fé sta né passâ. Révâvo que dévessé allâ ein einfâi et arrevâ lé, lâi avâi tant dè mondo que ne savé pas iô mè mettrè, quand vayo onna chaula vouida âo bio maitein et lâi allâvo m'achetâ quand lo Satan mè vint dessus avoué sa trein ein mè fa-seint : Tatse vâi dè tè remouâ dè su clia chaula, tsancro dè gougan, kâ le n'est pas por tè; l'est po lo dzudzo dè pé dè Botteins.

\* \*

*Lo dzingârè.* — A l'abbayi dè sti an, l'aviont duès cibès et l'a faillu dou dzingârès. Malheureusemeint y'ein a ion que n'a pas su prâo bin sè catsi et qu'a reçu 'na balla pè la téta. Lo pourro diablio a étâ bas su lo coup et lo teradzo a étâ arretâ on momeint. Son camarado à quoui on demandâvè coumeint cein étâi z'u, repond : Ne lâi compreigno rein, kâ vouaiquie 25 ans que dzingo et cein ne m'est portant jamé arrevâ.

#### LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER.

##### IV.

Mme de Mordreux proposa à sa fille d'aller dans le monde, sur les plages environnantes, au casino, de voyager, de visiter les Alpes, les Pyrénées, de pousser jusqu'en Italie.

Elise repoussa toutes ses propositions.

— Restons ici, répondit Elise, nous y sommes si bien.

La villa des Sapins communiquait à la plage par un escalier en bois construit sur le versant maritime des miels. Une cabane de bains se trouvait au pied et, lorsque la mer était propice, les dames de Mordreux se baignaient à cette place.

Une après-midi, vers cinq heures, la mer, qui était descendue très bas, montait. Pas la moindre lame n'écaillait sa surface unie comme une plaque d'acier. On ne sentait pas le moindre souffle dans l'air.

— Maman, dit tout à coup Elise, si tu veux nous nous baignerons ici. Regarde donc la mer est engageante.

— Tu sais qu'on nous a dit qu'il était imprudent de nous baigner seules dans cet endroit, répondit Mme de Mordreux.

— Oui, lorsque la mer touche aux sables en pente, mais elle en est bien éloignée encore, fit observer la jeune fille.

— Eh bien ! allons, dit Mme de Mordreux que cette raison décida.

Cinq minutes après les dames de Mordreux, Mlle Eugénie et une femme de chambre, qui portait les costumes de bains, descendaient à la plage.

Peu d'instants après être entrées dans la cabane, Mme de Mordreux, Elise et l'institutrice en sortaient toutes les trois vêtues d'un costume identique en flanelle brune bordée d'un large galon rouge. La femme de chambre restait à la garde de la cabane où se trouvaient les vêtements des baigneuses.

La température de l'eau était délicieuse, aussi les baigneuses prolongeaient-elles leur bain sans remarquer que la mer montait rapidement et que déjà son premier flot venait expirer au bas de la grève en pente.

— Il est temps de nous retirer, dit cependant Mme de Mordreux sans croire encore à un danger quelconque.

— Oh ! petite mère, répondit Elise, tout à l'heure ; il fait si bon, n'est-ce pas mademoiselle ?

Elle n'avait pas achevé que sa mère s'écria avec effroi :

— Elise, Eugénie, vite ! courons au sable, la mer me soulève.....

Les pauvres femmes n'avaient pas remarqué en se rendant à la mer que la grève avait été creusée au bas des sables par le courant, ainsi que cela arrive fortuitement dans les grandes marées.

Elise de Mordreux voulut saisir la main que sa mère lui tendait, mais avant qu'elle y fut parvenue une longue lame de fond vint en longeant le rivage après avoir déferlé sur les rochers, submerger les trois baigneuses et en se retirant emporta la pauvre Elise.

Cependant Mme de Mordreux et l'institutrice avaient repris pied. Alors ne voyant plus sa fille, la malheureuse mère fit retentir la plage des cris déchirants, tandis que l'institutrice et la femme de chambre appelaient au secours avec des cris de terreur.

Et pendant que le drame affreux s'accomplissait, pendant qu'une charmante jeune fille agonisait sous la surface unie de l'eau, l'air était calme et tiède, le soleil remplissait le ciel de sa lumière dorée et, comme une cruelle ironie, un faible flot venait bruiser sur le sable fin et jaune, pas assez élevé pour couvrir la bottine d'un enfant.

Il y a des scènes navrantes qu'on ne peut dépeindre. Celle qui se passait en ce moment était des plus poignantes parmi elles.

Tout à coup, comme un trait, traversant les sables en pente au bas desquels venait mourrir l'ourlet argenté de la mer, le grand jeune homme brun s'élançait dans les flots qu'il fendait ensuite d'un bras vigoureux ; puis..... il disparaissait.

Mme de Mordreux n'avait pas bien le sentiment de l'existence dans ce terrible moment. Pourtant dans son esprit affolé était entrée une vague lueur d'espoir et ses grands yeux immobiles et comme morts restaient attachés à la place où avait disparu le nageur.

Au bout de quelques secondes, longues comme une éternité, le jeune homme reparut. Il tenait Elise dont il élevait la tête au-dessus de l'eau. Enfin il prit pied sur sable avec son précieux fardeau.

— Elise, ma fille, s'écria Mme de Mordreux revenue à la réalité et en s'élançant à sa rencontre.

— N'avancez pas, madame ; vous seriez emportée à votre tour, cria le jeune homme d'une voix impérieuse.

Et comme pour justifier ses paroles une nouvelle lame sourde surgit tout à coup et vint déferler sur le rivage qu'elle couvrit sur une grande surface pour s'enfuir encore comme une vague torrentueuse.

(A suivre.)

En souscription : 3<sup>me</sup> édition du **Voyage de Favey et Grognuz**. Prix pour les souscripteurs : 1 fr. 20 ; — en librairie, 1. fr. 50.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GULLLOUD & Cie